

L'usage des institutions culturelles comme procédé de jaillissement de sens

Éric Madeleine

Numéro 126, printemps 2017

Risques et dérapages 1/2

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85532ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Madeleine, É. (2017). L'usage des institutions culturelles comme procédé de jaillissement de sens. *Inter*, (126), 18–21.

L'USAGE DES INSTITUTIONS CULTURELLES COMME PROCÉDÉ DE JAILLISSEMENT DE SENS

► ÉRIC MADELEINE

Si le projet Non-sang a beaucoup plu artistiquement, il y a une certaine réticence concernant l'utilisation du sang. Ce n'est pas tant d'un point de vue de la chasse que cela coïncide – car le musée est naturellement ouvert à la discussion autour de ce sujet – que du quartier (Marais = quartier gay... Gay + sang = sida).

Voici le genre de courriel que l'on peut recevoir quand le projet qu'on propose est estimé présenter un trop grand risque de heurter le public. Quel était donc réellement ce projet ? Le projet *Non-sang* reposait sur l'intention de ne pas reconnaître les caractéristiques habituelles du sang. Il s'agissait, à partir d'un matériau éminemment connoté, de l'extirper de son interprétation invariable. Je désirais donc brancher directement à une veine un flacon pulvérisateur (nettoyant pour vitres) et l'utiliser comme pompe pour humidifier une vitre couverte de blanc de Meudon, pchit, pchit, pour ensuite essuyer cette vitre. Il s'agissait ici de ne retenir que le caractère aqueux du sang. Il me semblait plus spectaculaire de réussir à dépasser une chose extrêmement imprégnée et poisseuse que de me contenter d'un matériau raffiné ou spectaculaire. C'est ainsi que se caractérisait ce projet, que j'ai aussi nommé *Acte philosophal*.

Visiblement, anticipant les hypothétiques plaintes, le musée n'a pas su « s'extirper » de la situation, comme j'aurais pu le souhaiter. Il faut noter que les institutions culturelles n'hésitent plus à employer des raccourcis, démontrant ainsi leur peine à argumenter tant il est difficile parfois d'abonder dans le sens des plaintes qu'elles cherchent à éviter, tout ceci évidemment pour assurer le consensus. En d'autres termes, comme je me le suis déjà fait dire, « on ne veut pas d'histoires ». Mais comment élever l'individu, émanciper son esprit, sans faire d'histoires, en somme sans rien provoquer du tout ?





> Éric Madeleine avec Clémentine Corbeille-Obst, Arianne Foks et Vincent Labaume, *Entrebâillements sur une libre interprétation du fantôme de la liberté*, action d'ameublement, performance de 3h 30, Musée de la chasse et de la nature, Paris, 16 mai 2015. Photo : Chloé Silbano.

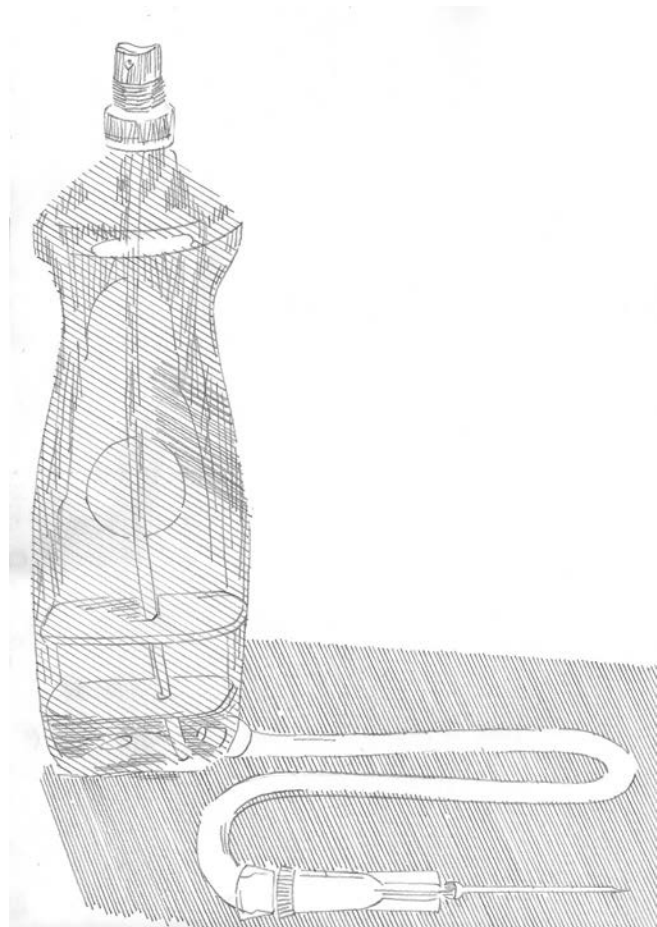


> Éric Madeleine, *Corps-objet marche*, performance de 8 heures. Vernissage *HORS LIMITE, l'art et la vie 1952 - 1994*, 8 novembre 1994, centre Georges Pompidou, à l'invitation de Michel Journiac. Centre Pompidou – MNAM – Bibliothèque Kandinsky-Jacques Faujour.

D'autres questions se posent encore : y a-t-il d'autres manières de procéder que celle de justifier le bien-fondé des récriminations ? Chercher à les éviter, c'est finalement une manière de leur accorder audience, de se mettre à leur niveau, quand bien même il serait nécessaire de s'abaisser pour cela. En effet, peut-on couvrir intelligemment des doléances immotivées ? De plus, que s'agit-il d'éviter ? Ne récolter aucune critique ou intéresser le plus grand nombre ? On comprend très vite que la nuance n'est plus très bien prise en charge car, si l'on ne peut que souhaiter un art s'adressant à tous, on peut se demander si toutes les réactions sont plausibles. Or, une opinion se fait en deux secondes ; pas une création.

On peut par conséquent légitimement se poser la question : les responsables culturels assurent-ils leur fonction en n'en pensant pas moins, écrasés sous le poids d'injonctions politiques ou d'ambiances sociétales, ou ne se laissent-ils pas aller, petit à petit, nonchalamment, à des décisions sans remous, préférant simplement la tranquillité à la résistance ? Toujours est-il que les institutions culturelles se placent aux côtés des publics contre les artistes, plutôt que de soutenir les créations de ces derniers face aux opinions à l'emporte-pièce et aux idées toutes faites. Drôle d'usage et douteuses stratégies d'émancipation des publics, vous en conviendrez ! Ainsi, les artistes se retrouvent adversaires des lieux qui les présentent, devant dès lors camoufler leurs intentions, souvent ruser, quitte à ne pas révéler leurs arrière-pensées pour l'intervention effectuée. Quand leur proposition est rejetée et que les artistes peuvent changer de projet, toute la difficulté réside pour eux dans le fait de ne pas proposer une nouvelle intervention insipide qui serait pire parce qu'issue d'une abdication. Il faut donc prendre la censure comme un défi à relever, la prendre aussi comme un jeu et se dire que c'est souvent de la contrainte que naît la création. Ici, la contrainte, c'est l'adversité.

Je dus par conséquent me pencher sur une nouvelle idée, laissant ainsi mon projet premier de « non-sang » au stade de dessin.



> Éric Madeleine, *Non-Sang*, 2015.



> Éric Madeleine, *Entre les lignes (entrebâillements sur une libre interprétation du fantôme de la liberté)*, 2015.

Faire une nouvelle proposition n'a pas pour nature de prendre le projet rejeté et de l'arranger, de l'aménager. À partir du moment où ce dernier a été refusé, il y a de grandes chances qu'une copie de celui-ci, même éloignée, subisse à son tour le même sort. Néanmoins, il faut garder en tête l'ancien projet pour penser le suivant comme en écho. Ce nouveau projet ne porte pas seulement intrinsèquement le sujet, l'orientation et le sens qu'il propose, mais aussi le sujet, l'orientation et le sens de la succession, les deux projets étant désormais liés l'un à l'autre. C'est pourquoi j'ai choisi de redémarrer à partir d'une scène des *Fantômes de la liberté* de Luis Buñuel. Non pas que je ne sois adepte des citations et des reprises – loin de là – mais, parfois, l'occasion l'exige. C'est une scène qui présente des personnes se réunissant à table non pour manger, mais pour déféquer. Cette inoubliable séquence, où l'on voit des gens parler de déchets quand habituellement à table on parle de nourriture et où un homme finit par s'isoler au petit coin pour aller y manger, remet en cause nos us et coutumes les plus élémentaires. Pensant performance et n'ayant aucun goût pour le travail de comédien, je substituai les dialogues en appuyant par l'autre côté, la bouche et le principe d'évacuation : le bâillement permet de se substituer au dialogue et de se répandre aussi parmi le public qui sait être empathique. Présenter une citation me permettait somme toute de donner le *la* à mon travail avec une scène qui m'avait marqué enfant – sans doute la première étincelle à mon cerveau d'artiste – tout en me prémunissant : je savais bien que, si je devais essayer encore une fois un refus, les dirigeants du musée auraient, en toute conscience, censuré par la même occasion Buñuel...

Pourquoi préférer l'acte de manger et cacher celui de faire ses besoins ? Je perçois parfaitement les réticences causées par nos habitudes, mais enfin, d'un côté, on a l'idée de « faire ses besoins » et, de l'autre, l'idée de « consommer ». Quand on sait que le mot *consommer* a pour étymologie *consumere* qui veut dire « détruire », on peut dès lors présumer que tout le monde opte pour la coutume de Buñuel.

Pour ce faire, il faut bien entendu savoir s'extirper, se désincarcérer de ses carcans, de ses interprétations habituelles.

Je ne pense pas que les décideurs du musée soient arrivés jusqu'à cette conclusion, mais ils ont pourtant accepté le projet de la « chasse d'eau ». Il faut pourtant reconnaître que, si l'on se laisse aller, à son tour, à ses idées reçues, le sujet du « non-sang » semble bien plus anodin que cette citation du *Fantôme de la liberté*. Comment donc expliquer cette validation ? Comment concevoir que cette autorisation ait eu lieu, tant leur précaution est grande afin d'éviter tout dérapage ? Pourquoi avoir laissé passer cette surenchère ? Je crois comprendre qu'il est toujours difficile de dire « non » deux fois. Et en définitive, la vigilance s'érode quand on est dans une logique de tranquillité. On n'a pas le réflexe de faire face.

La relation aux institutions culturelles est donc un affectant fluctuant de la création, comme peut l'être un outil ; comme un Robert Ryman qui s'érode, à force, et fait varier sa création. L'usage des institutions nous réfrène et nous infléchit, pour nous faire évoluer dans des directions parfois inenvisagées. ◀

Éric Madeleine est un artiste qui a initié son travail sous le nom de Made in Éric, qu'il a porté de 1990 à 2000. De passage au Québec à plusieurs reprises, il est venu la première fois en 1991 avec le collectif Human Tools, puis en 2001 en son nom propre, toujours au centre en art actuel Le Lieu, durant le festival Arts d'attitudes. La même année, à Montréal, il a participé au Mois de la photo sous le thème « Le pouvoir des images », à la maison de la culture Côte-des-Neiges. Se définissant comme producteur de gestes, sculpteur de compétences et tailleur de coutumes, il vient de sortir un recueil réunissant quelques actions et performances questionnant les écritures de la performance, au travers de textes et de dessins : *Je suis le cerveau du délibéré, encellulé au-dessus des incisives* (Al Dante, 2014).